

Autor(en): **Vautier, Aug.**

Objekttyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 35

PDF erstellt am: **12.07.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA VIGNE DU PASTEUR CAUCHE 3

(Suite).

Son calme en imposa à l'ivrogne, qui baissa l'oreille, se gratta la tête, et se mit à balbutier, de sa langue pâteuse :

— C'est que... cré nom d'une pipe !... tu comprends, mille tonnerre !... c'est ce sacré matin de bouèbe...

M. Cauche l'interrompit avec autorité :

— Tais-toi donc ! Si même ton enfant a quelque tort, est-ce une raison pour le traiter de la sorte ?... Des coups et des jurons ! quel exemple tu lui donnes !... Voyons, réfléchis un instant, si tu es en état de réfléchir, et tu auras honte de ta conduite !...

Tribolet subissait l'ascendant de cette énergie tranquille et résolue :

— Je ne dis pas que tu n'aies pas un peu raison, avoua-t-il... seulement, nom de !... On n'est pas si méchant que tu crois... On a bu une petite goutte, voilà tout !

M. Cauche aussitôt, enfourche son dada favori :

— Hé ! s'écrie-t-il, cela n'est pas une excuse, au contraire !... Tu vois toi-même où tu en arrives à force de boire... Quand on est sous la domination du vin, on n'est plus son maître, on ne sait plus ce qu'on fait !... C'est pourquoi il faut s'abstenir !

— S'abstenir, riposta Tribolet, s'abstenir... Facile à dire, cré nom de... tu dis ça comme ça, et puis... quand on vous offre un verre... on en prend un et puis un autre... et puis on finit par... nom de nom de nom !...

M. Cauche voulut saisir au vol le regret qui paraissait traverser l'esprit de l'ivrogne :

— Eh bien, insinua-t-il, on n'a qu'à signer la Tempérance !... Une fois signé, ça devient facile : on a donné sa parole, il faut bien qu'on la tienne !

L'idée de la « Tempérance » exaspère toujours les buveurs : surtout quand ils sont d'un pays de vignobles, où depuis des siècles les bonnes récoltes passent pour la plus grande bénédiction du Seigneur. Elle les irrite plus particulièrement quand on leur en parle en public, car rien n'est plus blessant que de s'entendre admonester devant n'importe qui. Et les passants s'attroupaient chuchotaient, commençaient à rigoler un peu. Se voyant observé, Tribolet réprima son bon mouvement, fit la grimace et s'écria :

— Tais-toi voir, farceur que tu es !... Tu sais bien que la Tempérance est une blague... Des mômeries, quoi !... Des simagrées... Ceux qui disent qu'ils ne boivent que de l'eau, c'est des cafards qui vont se saouler en cachette !...

— Je t'assure que je ne bois pas plus en cachette qu'en public, répondit M. Cauche. Il n'y a pas de vin dans ma cave ; tu peux t'en assurer.

— Possible ! riposta l'ivrogne... Il n'y en a pas dans ta cave... tant pis !... mais il y en aura bientôt... celui de ta vigne, qu'en feras-tu ?

— Je ne le boirai pas, assura M. Cauche en pâlisant.

— Alors, qu'en feras-tu ?... Tu le vendras à la pinte ?... Et c'est moi qui le boirai... Ha ! ha ! ha !

Il se tordait de rire, tant l'idée de boire le vin du pasteur lui paraissait cocasse. Puis il se tourna vers les assistants, en criant :

— Tous les mêmes, hein ?... Même ceux qui sont des bons bougres, comme notre pasteur ! Tant qu'il ne s'agit que de prêcher, ça va bien... mais quand il faut donner l'exemple, bernique !

Et, de nouveau à M. Cauche, qui écoutait consterné, les bras ballants, sans trouver un mot à répondre :

— Ecoute voir, Alexis, voilà ce que je vais te promettre... Vous pouvez y noter, vous autres... pour me faire honte si je mens !... Je signerai la Tempérance... quand tu feras... ha ! ha ! ha !...

quand tu feras arracher ta vigne... pour planter des pommes de terre !...

Les autres se mirent à rire aussi, bruyamment, — ravis, dans le fond, de voir le pasteur collé. Car il l'était, sans conteste. Il baissa le nez, et balbutia quelques paroles qu'on ne comprit pas, — étant beaucoup trop sincère pour s'enfuir dans des subtilités. Et il s'éloigna, le dos rond, en balançant son panier de raisins qui se mit tout à coup à peser cent kilos.

C'était la troisième fois que la même phrase frappait ses oreilles. Aussi la retourna-t-il dans sa tête jusque chez lui. Et cette idée d'arracher sa vigne pour planter des pommes de terre, qui paraissait aux gens le dernier terme de l'absurde, s'enfonçait dans son esprit. Il montra sans plaisir sa cueillette aux enfants, il les regarda sans joie dévorer les raisins. Et le soir, quand ils furent couchés, il ne manqua pas de raconter à sa femme la petite scène dont il avait été le plus mauvais rôle, avec la réponse de Jean Tribolet. Madeleine écouta son histoire avec une extrême attention, comme pour y chercher un sens caché.

— Hum ! fil-elle, le front ridé ; c'est singulier !...

— N'est-ce pas ? demanda encore le pasteur.

Sans se l'avouer, ils pensaient ensemble qu'il y avait peut-être là une de ces indications mystérieuses, comme le Seigneur en adresse parfois à ceux qui croient. Mais on ne se rend pas toujours au premier appel ; et ils résistèrent.

— Il faut pourtant bien que les enfants aient quelque chose ! reprit Madeleine.

Sa voix manquait d'assurance ; il y avait une angoisse au fond de ses yeux limpides.

M. Cauche poussa un profond soupir, qui ne le soulagea guère ; et il dit :

— Cette vigne, c'est tout notre bien... Nous n'avons rien à espérer de personne... Les petits n'auront pas d'autre héritage... Et c'est une fameuse vigne !

Il passa la main sur son front, poussa un second soupir, et ajouta :

— Mon pauvre père y tenait comme à la prunelle de ses yeux !...

Et il eut des cauchemars toute la nuit.

\*\*\*

Le dimanche suivant, M. Cauche prêcha sur ce texte :

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout au nom du Seigneur ! »

Dans sa chaire de vieux chêne, sans ornements, sous la voûte de la petite église qui raconte la gloire de Dieu depuis le temps où les Bourguignons gouvernaient le pays de Vaud, sa grande Bible pastorale ouverte devant lui, il prononça un discours excellent, mais d'une forme morne et plate, comme à son ordinaire. Il montra que la pensée de Dieu peut se mêler aux plus simples choses de la vie, aux actes journaliers et habituels qu'elle embellit, qu'elle purifie, dont elle expulse les éléments corrompus. Pour bien faire comprendre à ses paroissiens le sens de cette opération, il reprit après tant d'autres l'éternelle comparaison du van, sans seulement songer que cet instrument démodé n'existait plus à Crépins, où la batteuse mécanique le remplace depuis longtemps. Pendant qu'il parlait, les vieillards l'approuvaient du menton, les jeunes gens l'écoutaient d'une oreille en guignant les jolies filles qui baissaient les yeux, les hommes pensaient à leurs affaires et les femmes à leur ménage ; en sorte que ses paroles tombaient à peu près comme des gouttelettes de pluie sur un sol brûlé par la sécheresse, où elles s'effaçaient aussitôt. Sa voix était plus pâteuse, son débit plus morne encore que d'habitude : peut-être qu'il pensait d'avançage à la poutre de son œil qu'aux pailles des yeux du prochain ; peut-être qu'il sentait l'inefficacité de sa parole, puisqu'il ne parvenait pas à se persuader à lui-même qu'on peut vendanger au nom du Seigneur ! De fait, quand il sortit de l'église et traversa les groupes qui s'attardaient à babiller autour du porche avant de rentrer chacun chez soi, il remarqua que la femme de Tribolet avait un mochoir autour de la tête, et il ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'avez-vous donc, Madame Tribolet ?

Sans colère, avec une résignation de femme que rien ne révolte plus, elle expliqua :

— C'est mon mari qui m'a à moitié assommée, monsieur le pasteur !

— Exprès ?

— Bien sûr !... Il s'est encore saoulé hier, et il m'a battue en rentrant... Et il se saoulera encore aujourd'hui, et il recommencera à me battre... Ah ! c'est une dure vie, allez ! que d'avoir un mari comme celui-là ! Et je me demande ce que je peux avoir bien fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie cette épreuve !...

A suivre.)

Edouard Rod.

BIBLIOGRAPHIE

Cinquante ans de peinture Frédéric Rouge. — 40 planches en noir, 6 en couleurs. — Préface et étude de Georges Addor. — Editions Freudweiler-Spiro, Lausanne.

« Tout ce qui ne vaut que par la nouveauté du tour et par un certain goût d'art, vieillit vite. La mode artiste passe comme toutes les autres modes... A Rome, au déclin de l'art, les statues des impératrices étaient coiffées à la dernière mode. Ces coiffures devenaient bientôt ridicules ; il fallait les changer, et l'on mettait aux statues des perruques de marbre... La forme simple est la seule faite pour traverser paisiblement, non pas les siècles ce qui est trop dire, mais les années. »

Ce qu'Anatole France, un très grand maître de la langue française, ainsi que Voltaire, écrit dans le « Jardin d'Epicure » à propos du style s'applique également à l'art.

On n'aura jamais besoin de recueillir les figures du peintre F. Rouge. Il leur a donné d'emblée la simplicité vraie, trait caractéristique du classique qui demeure d'Homère, d'Ictinos, de Phidias, d'Apelle à nos jours, et qui traverse paisiblement non seulement les années, mais les siècles.

Alors même que nos descendants ne sauraient plus mettre un nom à « Urbain Olivier », au « Père » ou à la « Mère de l'artiste », à l'ancien syndic de Corbeyrier, souriant à la « Lutte des jeunes gars de la montagne », ils noteraient sans hésiter la finesse d'analyse psychologique d'un peintre habile à traduire les mouvements de l'âme, les sentiments délicats, la vivacité et l'intelligence. Et si le peintre Rouge est si largement humain, il n'en reste pas moins qu'il a puisé sa sève dans notre terre vaudoise à laquelle il appartient très profondément : il a « traluit » dans le sol natal.

Il n'a qu'à se donner lui-même pour nous donner, sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, le visage aimé de la Patrie.

Entre nous, je n'ai du reste pas besoin d'insister sur ce que tant d'autres savent mieux que moi à ce sujet.

Mais il convient de remercier les éditions Freudweiler-Spiro et M. Georges Addor, ancien chancelier du canton de Vaud, de nous avoir offert une si belle collection, admirablement présentée et introduite par des lignes dictées par une amitié et une compréhension aussi sincères et intelligentes que l'art du peintre.

Aug. Vautier.

**DODILLE**  
LE CHEMISIER DE LAUSANNE  
DES PRIX ABORDABLES  
DANS UN CADRE CHIC  
HALDIMAND, 11

**POMPE FUNEBRES NOUVELLES**  
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE  
TÉLÉPH. 23 868/23 869  
TOUTES FOURNITURES  
FORMALITÉS-TRANSPORTS  
MAISON VAUDOISE HORS-TRIST



Timbres-poste pour collections  
**M. Suter**, 11, r. Haldimand Lausanne  
Tél. 34.366  
Achat — Vente — Echange  
Envois à choix à collectionneurs.  
Albums  
Catalogues, Fournitures philatéliques.

SECRET DE VIEILLESSE ! ! !

Ecoutez-moi bien, mes enfants,  
Si je suis venu à cent ans,  
Matin et soir j'ai bu du lait  
Et à midi... deux «DIABLERETS»

Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.